

Labelle de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED. 323 rue de Chartres. N. O., La. Gosh et Biennis.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. ON SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE. Du 5 août 1911. Thermomètre de E. Claudel, Opérateur, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N. O., La. Fahrenheit Centigrade

SOMMAIRE. 2me PAGE. Feuilleton. 3me PAGE. Feuilleton. 4me PAGE. L'actualité. Feuilleton. A la Malmaison. Nouveaux Souvenirs. 5me PAGE. Faits Divers. 6me PAGE. Philémon et Baucis. Conte inédit. La lutte contre la chaleur. (Petite histoire de l'Eventail.) Trois Lettres de Théophile Gautier. (A propos de son prochain Centenaire.) 8me PAGE. La Société du Second Empire. Le Camp de Châlons. Les Crimes d'un Jour. L'Affaire exceptionnelle, monologue. Cuisine.

La Saleté de certains quartiers de la ville.

Il est surprenant, et non moins regrettable, que nos autorités sanitaires tolèrent l'incurie de nos fonctionnaires chargés de l'entretien de nos rues. Quand on ne serait que par précaution, pour prévenir la diffusion de toute maladie contagieuse, et par malheur, il s'en déclare une en ville, quand on ne s'attendait que pour les districts, la Vieille ne devrait-elle pas mieux entretenir les rues de certains de nos quartiers ?

Et si l'on oserait brièvement l'aligner inattendue, s'en montrant au fond joyeux et satisfait. Roger-Fidès n'avait guère l'air de partager sa joie ni sa satisfaction. Il réfléchit, puis finit par dire : — Mais, il est fou, M. de Pierpont ! C'est de gaieté de cœur, vous donner tous les avantages ? — Evidemment ! L'idée de risquer ma vie pour Valentine de Lansbach est toujours de celles qui me plaisent ! — L'idée de risquer votre vie, dans un enjeu aussi hasardeux qu'un duel, est la dernière idée qui eût dû venir à l'esprit de votre adversaire ! Répliqua le détective. Il n'est pas sans savoir, sans présenter, du moins, comme moi, comme Bardevaux, comme Archibald, comme tout le monde, que vous en savez sur la mort de Dominique Desnoyers plus que nous tous ! C'est l'idée de derrière la tête de chacun de nous, Géo Job qui, avant son suicide l'intendant de vos a pas retenu une heure au château, pour vous conter des balivernes !... Chacun a l'intention que vous êtes le dépositaire de la pensée de Dominique. ... que vous savez ce que tout le monde ignore, et j'ai la conviction qu'un garçon comme Archibald, par exemple, ne vous aurait jamais offert l'occasion de risquer votre vie, c'est-à-dire d'élever à tous l'espoir de sa-

Et puisque la Vieille dont c'est la fonction d'entretenir les rues fait son devoir parfaitement, pourquoi le Conseil Municipal ne légifère-t-il pas, n'oblige-t-il pas, par une ordonnance, les résidents à entretenir la devanture de leurs propriétés ? Si chacun y mettait du sien, la besogne ne serait onéreuse pour personne.

Que la loi exerce quelque sévérité à l'endroit des gens qui considèrent leur ruisseau comme un dépotoir, et tôt seront supprimés les abus dont nous sommes tous les jours les témoins et les victimes ; car il n'y a pas que l'œil qui souffre d'un aussi peu réjouissant spectacle, il y a aussi l'odorat qui en est incommodé. Pour ne pas inhaler les morbifiques émanations qui se dégagent de ces foyers empuantis, on doit souvent se boucher le nez.

Pourquoi l'Union Progressiste qui travaille tant à la modernisation de notre ville, ne trouve-t-elle pas cet état de choses digne de son intérêt et ne cherche-t-elle pas à apporter un correctif au criant abus ? La Nouvelle-Orléans, depuis quelques années, saisit toutes les occasions qui s'offrent à elle pour inviter les étrangers et les habitants des autres Etats de l'Union à la venir visiter. Le devoir ne s'impose-t-il pas à elle de se montrer à ses visiteurs sous l'aspect le plus séduisant ? La coquette s'installe aux villes comme à la femme ; elle ajoute à leur agrément.

Sans édicter des lois draconniennes, que le corps législatif de notre ville impose à ses habitants le devoir, sinon de nettoyer leurs trottoirs et leurs ruisseaux, du moins de ne pas salir, et la tâche de la Vieille s'en trouvera considérablement amoindrie.

Etés d'autrefois. La vague de chaleur est passée sur les deux continents ! Sur le littoral de la Manche, il y a eu, il y a quelques jours, 36 degrés à l'ombre ! Consolons-nous en pensant aux étés qui furent plus torrides encore. En 627, les sources se tarirent ; on mourait de soif. En 879, les champs desséchés sont abandonnés par les cultivateurs. En 993, les végétaux s'enflamment spontanément. En 1000, les rivières sont asséchées. En 1022, les hommes et les animaux qui s'aventurent au soleil tombent sans vie. En 1139, en Italie, les plantes rôties sur place. En 1260, pendant la bataille de Béta, les armes font moins de victimes que la chaleur. En 1303, le Rhin et la Seine sont à sec. En 1705, la température atteint celle des fours de verrerie. On fait cuire la viande au soleil. En 1753, le thermomètre marque 36°. En 1793, les légumes grillent ; dans les appartements, les boiserie craquent. En 1811, les rivières se tarissent. En 1832, la chaleur est accompagnée de choléra. A Paris, il y a eu 20.000 victimes. En 1846, au mois d'août, on avait 46°. Les étés de 1859, 1860, 1869, 1870, 1874, 1884, 1885 et 1887 furent, eux aussi, très chauds. Consolons-nous en pensant à eux, nous tous qui nous épouvanons le front en 1911 !

voir jamais ce qui s'est passé entre vous et Dominique ! Vous voyez donc bien que M. de Pierpont a agi comme un fou, et vous agitez de même, si avant d'aller sur le terrain, vous ne faites à Valentine de Lansbach l'aveu qu'à elle seule vous devez faire ! — Votre conseil est d'un honnête homme et je vous en remercie. ... Mais, je ne l'aurais pas attendu, pour m'y décider. ... dit Géo-Job, en se levant. ... D'ailleurs, Mme de Pierpont m'attend. ... Excusez la brièveté de ma visite. ... Nous nous reverrons. ... Puis-je compter sur votre amitié pour me servir de témoin ? — Halte-là ! se défendit Roger-Fidès. ... ma situation m'interdit ce rôle difficile. ... Songez donc aux responsabilités professionnelles que j'encourrais, en cas d'une leçon. ... ennuyez-vous ! Géo-Job se montra si naïvement désolé de cette fin de non-recevoir que le détective s'amenda. — Voyons ! se fend, avec votre intention de blesser M. de Pierpont ? Non ! ... M. de Pierpont, aveuglé par sa colère, a-t-il jusqu'au bout le dessein de vous attendre ? Pas davantage, s'il raisonne, une seconde ! Alors, vous avez le choix des armes. ... et il me semble qu'avec des témoins dans le genre de Bardevaux et d'Archibald, ... qui ont également intérêt à ce que le

A la Malmaison. Nouveaux Souvenirs.

Paris, 25 juillet. Certes, Versailles, Fontainebleau, Compiègne l'emportent de cent condées sur la Malmaison, par la splendeur et la grandeur des souvenirs : on ne saurait méconnaître cependant l'intérêt de ce modeste château, où revivent le commencement et la fin du premier Empire, avec l'image de « la bonne Joséphine » exilée de la Cour.

M. Osiris a sauvé cette épave et l'a donnée à l'Etat. M. Dujardin-Beaumez y a fait entrer nombre de pièces importantes du mobilier impérial et reconstruit l'état de la Malmaison avant 1815, autant que faire se pouvait, car tout avait été dispersé. Il a été admirablement secondé par le conservateur, M. Ajalbert, dont le zèle et l'hérédité ne sont jamais en repos. C'est été peu cependant sans la générosité de plusieurs personnes, au premier rang desquelles il faut citer l'Impératrice Eugénie, qui enrichit sans cesse ce musée napoléonien.

Nous étions hier à la Malmaison pour voir son dernier envoi, dont on n'a pas encore parlé, et qui, bien que moins important que tant d'autres, comme la barbe, n'en est pas moins un précieux document. C'est une gouache de Garnier, représentant le salon de musique de la Malmaison, commencée en 1812. Elle nous montre le mobilier, les tableaux et, dans le fond, la grande galerie disparue. Sur un fauteuil, le chapeau blanc à bordure de palmes de Joséphine. Avec ce document on pourra modifier le plafond et certains ornements, que M. Osiris avait fait exécuter un peu à l'hazard.

Certes, on ne peut que rendre hommage à la générosité de cet homme qui a laissé près de cinquante millions à l'Institut Pasteur. Il a acheté et fait réparer les murs et l'intérieur de la Malmaison. Il n'a pas voulu aller au delà. Il est même fâché qu'il se soit occupé de certaines réparations, comme les peintures du salon, qui ne sont pas du tout dans le style de l'époque.

On a beaucoup écrit sur la Malmaison, sur ce domaine qui comptait deux cents hectares lorsque Joséphine l'acheta, et qui en avait deux mille, d'un seul tenant, lorsqu'elle mourut. Joséphine était orléans ; elle en avait le charme, la langueur, la grâce, le doux langage, une bonté insaisissable et un désordre incorrigible. Elle avait huit cent mille francs de dettes quand Bonaparte revint d'Egypte ; elle a laissé trois millions de dettes lorsqu'elle mourut, bien qu'elle eût un revenu égal, après le divorce, et de fréquents arrangements de comptes, par les soins de l'Empereur. Il y a deux ou trois bustes de Joséphine à la Malmaison ; aucun ne vaut celui de Chénard, donné par l'Impératrice Eugénie et placé sur les fameuses cheminées du salon, don de Pie VII, à l'occasion du sacre, et privée de ses cornues et mosaïques par des vandales, après la guerre de 1870. Ce buste est celui de Joséphine au début de l'Empire. Elle porte le diadème et, sur sa poitrine, s'étale l'aigle aux ailes étendues, qui n'est pas l'aigle aux ailes éployées de l'empire d'Allemagne et de Russie. Ce portrait est tout à fait psychologique. On dirait aujourd'hui qu'il « la sourit ». C'est la femme mère qui reste encore jeune et svelte, et il y a dans son expression une grâce matine, une

essence douce et naïvement malicieuse qu'on ne retrouve pas dans le buste de Bosis, donné par M. Tack. C'est alors l'Impératrice déchu et déjà marquée par la fatale décadence de la beauté. La Malmaison a deux périodes de célébrité, l'une de Brouaire à 1804, et l'autre de 1810 à 1814. L'Empire ignore presque la Malmaison et quand Napoléon y vient en visite, au temps de Marie Louise, il ne veut voir Joséphine que dans la salle de billard, parce que, du grand vestibule, à travers la glace sans tain, les aides de camp peuvent le voir sans l'entendre et attester à Marie Louise qu'il s'est tenu dans les formes du respect le plus absolu. Il n'y amène pas le Roi de Rome, que Joséphine désire vivement connaître, et c'est à Bagatelle que la rencontre, qu'on dira fortuite, est autorisée.

Les premiers bonheurs, les premiers succès politiques datent de la Malmaison. L'oubli se fit et la mémoire revint à l'Empereur, après la mort de Joséphine. Il vint s'enfermer dans sa chambre, en arrivant à Paris, au retour de l'île d'Elbe ; il y revint après Waterloo, avec la Reine Hortense, dernier sourire du passé. On dit qu'il pleura, non sur son sort, mais sur celle qui avait été sa bonne étoile et dont « les vieux grognards » disaient au retour de Russie : « Depuis que le petit caporal a lâché la vieille, rien ne nous réussit. »

On ne saurait admirer Joséphine, ni comme une héroïne, ni comme une grande Reine, ni comme une épouse modeste ; elle n'en reste pas moins une très douce figure dans la violence et les violences de l'époque. Quand, en 1814, l'Empereur d'Autriche, plus timide qu'Alexandre, hésitait à lui rendre visite : « Pourquoi ? disait-elle. Ce n'est pas moi, c'est sa fille qui l'a détronée ! » Toute la drôle était dans ce mot très fin et très accommodant. Dieux, à sa louange, qu'il ne tint pas à elle que le Duc d'Enghien ne fût pas fusillé.

Mais nous ne sommes pas à la Malmaison pour faire de l'histoire. Depuis M. Osiris est de progrès ! Toute la maison est pleine de souvenirs admirables, de meubles de toute beauté. Gardons-nous cependant de tout admirer en bloc. Il y a deux styles Empire, le premier qui se ressent encore du style Louis XVI et du Directoire, et la seconde grâce exquise dans sa raideur et qui finit en 1810 ; le second, qui est plus raide, plus lourd, presque plat et qui se perpétue jusqu'en 1828. C'est le faux gothique qui lui succède.

La chambre à coucher de Joséphine, reconstruite avec ses étoffes, est celle de 1810 ; l'ancienne était plus simple et de meilleur goût. Le lit est splendide en bois doré et sculpté ; il est lourd et disgracieux. Le plafond, les murs, les sièges sont tendus d'étoffe rouge brodée, et cela est triste. Mais recherchons les merveilles d'avant cette époque et nous serons émerveillés. C'est la table à pans coupée du salon, le secrétaire et la commode du cabinet de musique, signés Mansion, avec des bronzes de Thomire. La table du salon était à autrefois, comme le coffret à bijoux, comme d'autres meubles ; pour ce secrétaire incomparable et cette commode, nous ne saurions l'affirmer, mais ils appartenaient à l'Empereur et à Joséphine.

Ce portrait est tout à fait psychologique. On dirait aujourd'hui qu'il « la sourit ». C'est la femme mère qui reste encore jeune et svelte, et il y a dans son expression une grâce matine, une

dèle et dévoué serviteur, Mansion. Un mot par tiroir. Du lit de camp de Napoléon placé dans sa chambre, nous dirons seulement, comme M. Ajalbert, qu'il vient authentiquement de Sainte-Hélène, rapporté par le général Bertraud, qu'il porte sur le fer les marques impériales, mais qu'on ne saurait affirmer rien de plus, toute autre prétention étant vaine.

Le garde-meuble, sur les ordres de M. Dujardin-Beaumez, a livré des meubles et des étoffes d'un prix inestimable et aussi des curiosités comme cette table de travail destinée à l'Empereur pour ses campagnes. Elle est ovale. Elle s'ouvre en deux parties qui glissent, et il en sort un pupitre, en même temps qu'une chaise placée en dessous s'en écarte. Tout est à ressorts et tient peu de place.

Il y a des erreurs dans l'emplacement de certaines pièces, comme le mauvais lustre de la chambre du conseil. La salle à manger, qu'on voudrait restituée avec une apparence de vie, est encombrée par deux immenses tableaux de table, l'un merveilleux, donné par la Ville de Paris, l'autre, grotesque avec ses marbres de couleur, ses pavillons, ses brimborions sans art, donné par Charles IV et de provenance italienne.

Peu à peu, tout sera corrigé, arrangé, complété, et ce musée sera une merveille. Mais il faut que chacun y mette du sien, que les châteaux nationaux réclament ce qui revient à leur époque de gloire et donnent à la Malmaison au moins une partie de ce qui revient à la période napoléonienne.

Il manque ici des tableaux des portraits de Joséphine, de l'Empereur, bien qu'on puisse admirer l'original incomparable d'Isaëby : « Le Premier Consul à la Malmaison ». Il manque les portraits des hôtes de ce château, des marchands, des dames d'honneur, et d'autres ; et des tableaux de bataille dans la salle du conseil, qui reste nue.

Le parc, très réduit, a été parfaitement restauré. On y a rajouté le superbe « Neptune » de Paget, qui était autrefois, au-dessous de la cascade. Quant à la roseraie, dont on a parlé un peu hâtivement, on ne la plantera qu'en octobre ; on ne la verra qu'au printemps prochain. Mais on la verra en partie à Bagatelle.



MONSIEUR BRUZZI, Ténor d'Opéra Comique et de Traduction.

M. Bruzzi a fait ses études musicales à Paris sous la direction des maîtres les plus réputés. Il débuta au Théâtre du Capitole de Toulouse, puis chanta successivement et avec un grand succès, sur les scènes de Montpellier, Nantes, Liège, Rouen, Bordeaux et Marseille. M. Bruzzi a une voix très étendue et très souple, qui lui permet d'aborder avec bonheur tous les rôles d'opéra comique et de traduction. C'est un comédien sûr et sincère, qui joint à tous ces dons, un physique des plus agréables.

Le programme de cette semaine au Fort Espagnol a été préparé avec un soin qu'appréciera le public qui ne manquera pas de s'y rendre en foule chaque soir. Pour augmenter l'attrait du vaudeville la direction a engagé Mlle Hyla Allen, une chanteuse et comédienne bien connue de notre public. Les Sampson et Paige ont été renoués pour une autre semaine.

Le professeur de la Fuente a, comme toujours composé ses programmes de façon à pleinement satisfaire ses auditeurs : avec des morceaux classiques on est toujours sûr d'entendre des airs populaires. Ajoutons que de nouvelles vues du plus haut intérêt se sont présentées au cinématographe.

Un nouveau record de l'aviation. Etampes, France, 5 août.—Le capitaine Felix, directeur de l'école militaire d'aviation a atteint ce matin en aéroplane une altitude de 11.330 pieds, battant tous les précédents records. La durée de l'ascension a été de 63 minutes ; la descente s'est effectuée en 12 1/2 minutes. Le record officiel de l'altitude était détenu jusqu'ici par M. Legagneux, qui, au mois de décembre dernier, à Pau, avait atteint une hauteur de 10.499 mètres.

Le 26 décembre dernier, à Los Angeles, Californie, l'aviateur américain Arch Hoxsey avait dépassé l'altitude de 11.000 pieds dans l'envolée qui lui coûta la vie. Ce vol n'avait pu être officiellement enregistré par les instruments dont s'était muni l'aviateur avait été brisé dans sa chute.

de manières... —Madame, balbutia Géo-Job, déconcerté par cet accueil égaïmatique et plutôt agressif, je serais désolé de vous inspirer de la méfiance... L'invitation de Mme de Pierpont m'autorisait... —Venez ! compa-t-elle, nerveusement... Ma nièce vous attend, je le sais ! Mon neveu, lui, ne vous attend pas !... Mais il est probable que ce que vous avez à dire à l'une, l'autre peut l'entendre... Puisiez-vous les souffrir, tous les deux, sur le caractère loyal de votre démarche !... Géo-Job suivit Mme d'Ambreville... Il atteignait un petit cabinet, meublé avec un goût exquis, des plus jolis brimborions du XVIIIe siècle, où elle le pria d'attendre encore une minute... Le bruit de la discussion, dans une des pièces contiguës, arrivait maintenant aux oreilles du clown, assez clair pour qu'il en comprit l'essence. Il reconnaissait la voix de Valentine, une voix menue et vibrante d'indignation qui tenait tête aux récriminations insolentes de son mari... Et comme Mme d'Ambreville ouvrait la porte du cabinet donnant sur le grand salon où avait lieu la conversation enlevée des deux époux, cette phrase cinglante d'Aymery de Pierpont se détacha, claire et précise, à l'adresse de Valentine : —Et c'est un honneur que je vous ferai, le dernier, appren-

PETITES ANNONCES. On demande... Une jeune fille pour écrire à la machine (Typewriter) pour adresses de cartes de visite, pas nécessaire d'être un écrivain... 4557 rue M. Peters, 6 août-11.

ATHENEE LOUISIANAIS. CONCOURS DE 1911. PROGRAMME. L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année :

"LES ROMANS DE PIERRE LOTI." Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1912 inclusivement.

L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une médaille d'or et un prix de \$50 en espèces, si le comité juge le manuscrit digne d'être couronné. L'Athénée s'il le juge utile, accordera une seconde médaille. Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir. Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible, sur papier ayant une marge, et seulement sur le recto. Ils ne devront pas dépasser 50 pages. Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portera une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse. Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvrira seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix, pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours. Le comité pourra accorder des mentions honorables s'il le juge convenable. Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée. La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique. Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix. Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public. Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme. Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus. Tout candidat qui sera connu par des amis sera mis hors de concours. Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir. Les manuscrits seront adressés au Secrétaire, BUREAU ROYAL, P. O. Box 725, Nouvelle-Orléans.

AVIS SPECIAL. BUREAU DU SURINTENDANT DE L'EDUCATION PUBLIQUE. — 27 juillet 1911. Des examens publics ont lieu le 28 août 1911, à 9 heures à M. dans la salle de l'Ed. Normale, sous les auspices de M. de la Roche.

Des examens publics ont lieu le 28 août 1911, à 9 heures à M. dans la salle de l'Ed. Normale, sous les auspices de M. de la Roche.

BUREAU DU TRESORIER DE LA VILLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS. Nouvelle-Orléans, 20 juillet 1911. Par cet avis le public est informé que les taxes sur le Propriété Foncière pour l'année 1911 seront dans MARSH, le 1er août 1911, et seront payables jusqu'au 31 août 1911. Le taux pour 1911 est de 22 M. Le taux de capitalisation est payable en même temps. Ce Bureau sera ouvert pour la perception des taxes de 9 heures à M. à 6 heures le 1er août 1911 et les jours suivants. OTTO F. MEYER, Trésorier de ville, 30 août-30 12